

Thème Capes 2006-2007 – Recueil de textes

Thème n° 1 : François Cheng, *Le Dit de Tianyi*, ©Albin Michel, 1998. [337 mots] Sujet du concours 2006

Un jour, sans que je m'y attende, sans que j'y prenne garde, un visage féminin s'imposa à moi avec une aveuglante évidence. Dans cet enfer parisien, il devait bien y avoir un être qui sache me sourire. Ce fut lors d'un récital du violoncelliste Pierre Fournier.

5 Je connaissais son nom pour avoir entendu un de ses disques chez un sculpteur autrichien; parmi les morceaux interprétés figurait justement le Concerto de Dvorak qui m'avait jadis tant marqué. Lorsque, en cette période de privations, de fatigues et de peur du lendemain, je vis sur une affiche le nom du violoncelliste, je ressentis soudain une faim proprement « nostalgique », à la manière de ces malades qui, au bout d'une longue souffrance, dans un moment de répit ou de mieux, ont envie d'une chose anodine, aimée dans l'enfance: un chocolat chaud, un jus de raisin, un marron glacé, ou, pour ce qui me concernait, du lait de soja, des bambous marinés, des graines de lotus confites.

10 A défaut, j'avais faim, physiquement faim, de ce son de violoncelle, grave et sensuel, posé et aérien. Je ne doutais pas que ce son apaiserait ma peur et mon désarroi plus sûrement qu'un somnifère. J'en avais faim comme d'une substance vitale qui remplirait ce creux constant que je ressentais au milieu de mon estomac, qu'aucun de ces aliments insipides ingurgités jour après jour par devoir ne parvenait à combler. Dans la situation de dénuement où je me trouvais, aller au concert était un luxe. J'essayais de justifier la dépense en pensant qu'après tout j'y allais comme en thérapie.

15 D'autres, pour se soulager un peu, s'adonnent bien à l'alcool, au tabac, ou consultent les voyants.

J'étais dans la file d'attente, assez loin du guichet, lorsqu'une jeune femme s'avança vers moi, un billet à la main.

« Monsieur, vous voulez une place? J'ai ici le billet de quelqu'un qui ne peut pas venir.» J'hésitais un peu, car le prix du billet était supérieur à celui que je comptais payer, mais déjà je répondais : « Oui.»

Thème N° 2 : Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes* © Editions Albin Michel, 2000 [350 mots]

Personne dans la cuisine: une occasion à ne pas manquer. Je sautai sur la table et commençai l'ascension de la face nord du rangement à provisions. Un pied sur la boîte de thé, l'autre sur le paquet de petitsbeurre, la main s'agrippant au crochet de la louche, je finirais bien par trouver le trésor de guerre, l'endroit où ma mère cachait le chocolat et les caramels.

5 Un coffret de fer-blanc : mon cœur se mit à battre la chamade. Le pied gauche dans le sac à riz et le pied droit sur les algues séchées, je fis exploser la serrure à la dynamite de ma convoitise. J'ouvris et découvris, yeux écarquillés, les doublons de cacao, les perles de sucre, les rivières de chewing-gum, les diadèmes de réglisse et les bracelets de marshmallow. Le butin. Je m'apprêtais à y planter mon drapeau et à contempler ma victoire du haut de cet Himalaya de sirop de glucose et d'anti-oxydant E428 quand j'entendis des pas.

10 Panique. Laisant mes pierres précieuses au sommet de l'armoire, je descendis en rappel et je me cachai sous la table. Les pieds arrivèrent : je reconnus les pantoufles de Nishio-san et les geta de Kashima-san.

Cette dernière s'assit pendant que la plus jeune chauffait de l'eau pour le thé. Elle lui donnait des ordres comme à une esclave et, non contente de sa domination, elle lui disait des choses terribles.

— Ils te méprisent, c'est clair.

15 — Ce n'est pas vrai.

— Ça crève les yeux. La femme belge te parle comme à une subalterne.

— Il y a une seule personne qui me parle comme à une subalterne ici : c'est toi.

— Normal : tu es une subalterne. Moi, je ne suis pas hypocrite.

— Madame n'est pas hypocrite.

20 — Cette façon que tu as de l'appeler madame, c'est ridicule.

Elle m'appelle Nishio-san. L'équivalent, dans sa langue, c'est madame.

Quand tu as le dos tourné, tu peux être sûre qu'elle t'appelle la bonniche.

Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne parles pas français.

Les Blancs ont toujours méprisé les Japonais.

Thème N° 3 : Fred Vargas « La nuit des brutes », in *Coule la Seine* ©Editions Viviane Hamy, 2002 [356 mots]

Pour Jean-Baptiste Adamsberg, c'était différent : il redoutait Noël et il s'y préparait. Noël et sa cohorte d'accidents, Noël et sa légion de drames. Noël, la nuit des brutes.

Forcément.

5 Adamsberg se leva lentement et alla coller son front à la vitre embuée. Au-dehors, des guirlandes d'ampoules jetaient de brefs éclairs sur les corps des clochards, tassés glacés dans les recoins. Il tenta de calculer combien de fric s'était ainsi pulvérisé depuis trois semaines dans le ciel de Paris sans qu'une seule pièce en retombât dans la poche des errants. Noël, la nuit du partage.

Il posa son bloc et son crayon, disposa deux assiettes sur un coin de table, sortit une bouteille de vin, examina le contenu du four et appela Deniaut.

10 Forcément les gens s'exaspèrent. La tension de ce long compte à rebours au terme duquel doit jaillir l'insouciance, ça leur met les nerfs en bouillie, aux gens. Depuis cinq semaines, le vieux type à barbe blanche et robe rouge a envahi les murs, jovial et prometteur. Il est increvable, ce type. Il a pourtant la tête d'un gars qui a forcé toute sa vie sur le pinard. Mais rien à faire, inusable. Il n'a pas l'air de sentir le froid, non plus. Jamais un rhume. C'est un héros béat et ses bottes sont rondes et propres.

15 Dès l'apparition du vieux type, la tension monte cran par cran. Le pays tout entier, soumis, se crispe et se prépare à son inévitable joie.

Noël tombe un jour comme les autres. Mais de partout, des êtres soucieux et muets se dirigent dans leurs habits neufs vers les pôles de la liesse. Chacun a pensé aux autres. Chacun part chargé d'offrandes. Noël, la nuit du don, de la grande trêve.

20 À Noël, tout le monde s'engueule, la majorité sanglote, une partie divorce, quelques-uns se suicident.

Et une toute petite partie, suffisante pour mettre les flics sur les dents, tue. C'est un jour comme les autres, en beaucoup moins bien.

Les mains entortillées dans deux boules de journaux, Adamsberg sortit doucement le plat du four. Deniaut, méfiant, le regardait faire

25 — C'est quoi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Thème N° 4 : Marguerite Duras, *Le Square*, © Editions Gallimard, 1955 [365 mots]

Tranquillement, l'enfant arriva du fond du square et se planta devant la jeune fille.

« J'ai faim », dit l'enfant.

Ce fut pour l'homme l'occasion d'engager la conversation.

« C'est vrai que c'est l'heure du goûter », dit l'homme.

5 La jeune fille ne se formalisa pas. Au contraire, elle lui adressa un sourire de sympathie.

« Je crois, en effet, qu'il ne doit pas être loin de quatre heures et demie, l'heure de son goûter. »

Dans un panier à côté d'elle, sur le banc, elle prit deux tartines recouvertes de confiture et elle les donna à l'enfant. Puis, adroitement, elle lui noua une serviette autour du cou. L'homme dit :

« Il est gentil. »

10 La jeune fille secoua la tête en signe de dénégation.

« Ce n'est pas le mien », dit-elle.

L'enfant, pourvu de tartines, s'éloigna. Comme c'était jeudi, il y en avait beaucoup, d'enfants, dans ce square, des grands qui jouaient aux billes ou à se poursuivre, des petits qui jouaient au sable, des plus petits encore qui, patiemment, dans des landaus, attendaient que l'heure fût venue pour eux de rejoindre les autres.

- 15 « Remarquez, continua la jeune fille, qu'il pourrait être le mien, et que souvent on le prend pour le mien. Mais je dois dire que non, il n'a rien à voir avec moi.
- Je comprends, dit l'homme en souriant. Je n'en ai pas non plus.
- Quelquefois cela paraît curieux qu'il y en ait tant, et partout, et qu'on n'en ait aucun à soi, vous ne trouvez pas ?
- Sans doute, Mademoiselle, mais il y en a tellement déjà, non ?
- 20 – N'empêche, Monsieur.
- Mais quand on les aime, quand ils vous plaisent beaucoup, est-ce que cela n'a pas moins d'importance ?
- Ne pourrait-on pas dire aussi bien le contraire ?
- Sans doute, Mademoiselle, oui, cela doit dépendre de son caractère. Et il me semble que certains peuvent se contenter de ceux qui sont déjà là. Et je crois bien que je suis de ceux-là, j'en ai vu beaucoup, et je pourrais en avoir à
- 25 moi aussi, mais, voyez-vous, j'arrive à me contenter de ceux-là.
- Vous en avez vu tellement, Monsieur, vraiment ?
- Oui, Mademoiselle. Je voyage.
- Je vois, dit aimablement la jeune fille.

Thème N° 5 : Philippe Claudel, *Les âmes grises*, ©Stock, 2003. [369 mots]

- Le juge Mierck, sous son chapeau Cronstadt et ses allures repues de bonne chère, c'était un pète-sec. Les sauces au vin lui coloraient peut-être les oreilles et le nez, mais elles ne l'attendrissaient pas. Il enleva la couverture lui-même, et regarda *Belle de jour*, longtemps. Les autres attendaient un mot, un soupir, après tout, il la connaissait bien, il la voyait tous les jours ou presque quand il allait se goinfrer au *Rébillon*. Il regarda le petit corps comme s'il s'était agi d'une
- 5 pierre, ou d'un morceau de bois : sans cœur, avec un œil aussi glacé que l'eau qui courait à deux pas.
- « C'est la petite de Bourrache », lui murmura-t-on à l'oreille, d'un air de dire : « La pauvre petite, elle n'avait que dix ans, vous vous rendez compte, hier encore elle vous apportait le pain et lissait votre nappe. » Il fit la cabriole sur ses talons, d'un coup, vers celui qui avait osé lui parler. « Et alors, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? Un mort c'est un mort ! »
- 10 Pour nous autres avant cela, le juge Mierck, c'était le juge Mierck, point à la ligne. Il avait sa place et il la tenait. On ne l'aimait guère mais on lui montrait du respect. Mais après ce qu'il dit en ce premier lundi de décembre, devant la dépouille trempée de la petite, et surtout, comment il le dit, bien cassant, un peu rieur, avec dans les yeux le vif du plaisir d'avoir un crime, enfin, un vrai – car c'en était un, on ne pouvait pas en douter ! –, dans ce moment de guerre où tous les assassins chômaient dans le civil pour mieux s'acharner sous l'uniforme, après sa réponse donc, le pays lui tourna le dos, d'un coup, et ne songea plus à lui qu'avec dégoût.
- 15 « Bien, bien, bien, bien... », reprit-il en chantonnant, comme s'il s'apprêtait à aller au jeu de quilles ou à une partie de chasse. Puis il eut faim. Une lubie, un caprice : il lui fallait des œufs mollets, « mollets, pas coque ! », précisa-t-il, des œufs sur-le-champ, là au bord du petit canal, par 10 degrés sous zéro, à côté du corps de *Belle de jour* cela aussi a choqué les esprits !

Thème N° 6 : Jean d'Ormesson, *Voyez comme on danse* © Editions Robert Laffont, 2001 [360 mots]

- Longtemps, je l'avais détesté nous avions aimé la même femme. Et il était mon ami. Les choses, toujours si simples, sont souvent compliquées. Nous nous étions promenés ensemble, en riant, sur mer et sur la terre. Il me suffisait de penser à lui pour voir des ports pleins de bateaux, des rizières en terrasse et des champs de lavande. Il était grand, très
- 5 calme, toujours égal d'humeur, implacable et sûr de lui. Il ne croyait à rien, il se moquait de tout. Il avait un don assez rare : c'était d'enchanter la vie. Hommes, femmes, enfants, animaux familiers, fonctionnaires des douanes ou des télécommunications, professeurs de métaphysique et vendeuses de supermarché, tous ceux qui l'avaient rencontré ne fût-ce qu'une fois ne l'oubliaient jamais. Les femmes surtout l'adoraient. Mais il savait aussi séduire les hommes. Il passait : un soleil intérieur se mettait à briller. Et maintenant, il était plongé dans les froides ténèbres et il allait descendre pour toujours sous cette terre qu'il avait parcourue. La vie, qu'il rendait si gaie, est une affaire assez sombre.
- 10 A la porte du cimetière, je suis tombé sur Gérard. Il parlait déjà aux photographes. Gérard est un ami. Nous ne nous aimons pas beaucoup, tous les deux. Et je crois que Romain ne l'aimait pas non plus.
- Pauvre Romain ! me dit-il.

— Pauvres de nous, lui dis-je. Il va falloir se passer de lui, et ce ne sera pas facile tous les jours.

15 Romain n'avait pas voulu d'un enterrement religieux. Il n'aurait eu pourtant que l'embarras du choix. Sa mère était une juive allemande et les rabbins, comme les curés, comme les pasteurs, et peut-être les imams, auraient été trop heureux de le récupérer. A la suite d'aventures, dont il ne parlait jamais, dans les sables du désert et du Moyen-Orient, puis dans le ciel de Russie avec ceux de Normandie-Niémen, il était compagnon de la Libération et il dissimulait sous sa manche, au lieu de les coudre dessus, quelque chose comme des galons de commandant ou peut-être de colonel. Avec un peu de chance, on aurait pu lui monter un de ces ballets à grand spectacle dont les Invalides ont la recette.

Thème N° 7 - Robert Millet, *La voix d'alto* © Editions Gallimard, 2001 [342 mots]

5 — Il n'y a pas de commencement à une histoire d'amour, elle a toujours commencé et elle finira sans doute comme elle a commencé, sans vraiment prendre fin, même quand nous ne serons plus là, mon amour, m'a-t-elle dit aux premiers temps de ce qu'il faut bien appeler notre liaison, faute de mieux, lorsque je l'écoutais parler dans le calme du lointain, offerte et déjà plus tout à fait présente, elle, la lente, l'étrange, la belle émigrée, qui n'aura jamais été tout à fait là, je le sais maintenant, pas voulu être là, non, pas dans l'évidence du jour ni dans le pauvre mystère de ce qui succède au jour, mais dans la vraie nuit qu'elle appelait aussi la vérité sur soi : la seule, ajoutait-elle avec une solennité qui m'agaçait, au début, puisqu'il y a eu un début, malgré tout, ces premiers mots, gestes, effleurements rêvés ou réels qui sont un tâtonnement d'aveugle en plein midi, un retour sur soi, recherche de la vérité, ce peu de vérité qui a l'éclat d'un ongle dans la nuit...

10 Elle regardait avec dégoût la fausse monnaie des sentiments, des images, des mots. L'appauvrissement des langues la désolait, comme le peu de secret qu'elles recèlent.

— Les langues souffrent et meurent comme des corps, murmurait-elle en souriant.

15 Elle se sentait cernée, assiégée, égarée — sans préciser par quoi. Elle attendait des signes. Certains phénomènes météorologiques la terrifiaient, l'indignaient même, m'avait-elle laissé entendre, le jour de la grande éclipse, le 11 août 1999, si je me souviens bien. J'avais chaud. J'ai toujours eu trop chaud, même en hiver, dans les chambres, les rues, les sous-sols des villes, à cause, j'imagine. de mon enfance à Siom, dans le Haut-Limousin, parmi les grands vents et des hivers où le froid semblait devoir faire surgir de la nuit les loups de l'ancien temps et où j'ai passé mes premières années à lutter contre ça : le froid, l'obscurité, la solitude, les loups, les Barbares, et tout ce qui n'était pas tout à fait mort et hantait les abords de Siom.